

djinns
collection

Gilbert Bourson

PARKING BLANC

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-150-6
EAN : 9782355541506
ISSN collection Djinn : 1957-9772
Dépôt Légal : décembre 2010

Copyrights :

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON
PARKING BLANC

djinns
collection

Gilbert BOURSON

PARKING BLANC

Le chasseur abstrait éditeur

Il y a une infinité de figures et de mouvements, présents et passés, qui entrent dans la cause efficiente de mon écriture présente, et il y a une infinité de petites inclinations et dispositions de mon âme, présentes et passées, qui entrent dans la cause finale.

Leibniz – monadologie £ 36

1

IL N'Y A PAS D'ÉTOILES

Le plus grave est ce jour qui finit comme une pierre
que vous posez sur le parapet
la nuit cogne aux chambranles de la mer
votre regard est devenu le livre des façades

écoutez ce qui vient des ruses de l'écume
il n'y a pas d'étoiles que de fortes roses
et des arbres pendus au recommencement
des routes qui vers vous s'avancent en rêvant

les actes d'un colloque sur les minéraux
nous ont frappé ou un poème sur le soir
noirci d'oiseaux télégraphiques qui
un à un tombent lourdement sur la portée

vos yeux pourtant sont verts de ce que vous lisez
et que j'écris pour vous dans le vent qui se brouille
sous les doigts des cyprès déliés de la pluie

mais la pierre est chargée de têtes et de lampes
et roule devant vous sur le bord de la ligne
avant la fin du mur qui tombe dans la rue
chaperonnée de toits et d'aveugles fumées.

Vous devez savoir que l'heure ne sonne
que pour vous, car les animaux n'entendent pas
le roulement des billes sous les meubles de vos
méditations involontaires sur l'écho
qui tombe lourdement du plafond et du ciel
où les éclipses fuient où les nuages comptent
sur leurs doigts les mots usés par le murmure
incohérent du temps qui lessive leurs os

les voitures moissonnent le pré du dehors
le jour décline ses mouches bronzées
par l'erreur d'écriture tracée par la main
aveugle qu'on voudrait trancher au ras des choses

on change de moisson

on regarde d'un œil suppliant le dos des villes
et l'heure sonne aux portes des foins massacrés
de la nuit qui se dresse

comme un rocher blanc.

L'horloge et les tourbillons du bruit son tintement
devient plus lourd que votre nuit
les roulottes qui sont les ornières
filent sous le ciel pas d'étoiles sous la main
que les lampes criardes du cirque arrêté
au milieu du cadran

vos yeux doivent quitter le livre et se hausser
vers le trapèze où se balance le visage
et la peau du tambour crevée par la lumière

où le maillot de l'air couvre le perpétuel
et calme roulement du monde sur la piste
où la sciure des jours

claironne son profil battu de sabots blonds
pour la joie des enfants.

Le quai aux fleurs parle la Seine
et les roses
sur la vitre de l'eau qui penche
et tout finit dans un baiser comme un orage
au ras du trottoir qu'on offrait
à des pas qui se sont éloignés du poème

et des voix et des odeurs d'épines
tes boucles d'oreilles jusqu'au sang les mots
ne sont pas des étoiles mais les parapets
pleins de livres fanés

l'écume de la rue se gorge d'importance
et les arbres fleuris de neuf et les fontaines
plus sentimentales que le kiosque vert
où les journaux s'entassent...

la canne de l'aveugle vous heurte un sourire
est une guerre lasse comme un vieil amour
qui est déjà trop loin pour que vous l'oubliiez
à cause des pivoines

et le quai s'évapore il faut nous séparer
dit sans cesse la Seine
les fleurs ont tapé
tout leur curriculum à la machine avec
leurs doigts coupés de frais

elles ont une odeur frivole de poisson.

On éteint une porte comme un feu de bois
dans la rue où tout a l'air fini
vous gardez cette flamme comme une clef
dans le regard et l'éclat des vitres sous les pas

maintenant c'est une heure morte
la lueur dans vos yeux cherche à passer la nuit
au coin du mur qui fait un signe de terrier

et se sont les arbres qui vous portent
d'une feuille à l'autre comme passent les heures
comme un incipit à la place du ciel
où le monde se ferme sans bruit d'un seul coup

vous offrez un bouquet de fleurs aux parenthèses
qui s'ouvrent entre vos bras où le langage
s'est précipité.

Le poème est action disiez-vous au colloque des arbres
avec l'accent aigu du blé sur les ongles
les machines tapent le champ pour vos yeux
qui tâtonnent avec leur canne cherchant corps
ici disparus dans la vue qui écrit
les arbres la contrée le champ qui prennent langue
la civière de la rivière et le lavoir
des voix à genoux à vos pieds où vous êtes
mâchant l'hiéroglyphe d'une herbe qui marque
la page du livre de ce paysage
qui n'est que ce lieu précis où vous passez
et que vous découvrez comme je pense à vous
comme je pense à ce village entre vos coudes
et le tracteur de vos paroles que je bois.

J'essaie de vous dire que la lecture de tant de cruauté
et l'absence d'énonciation d'une vertu opposée
m'incite à vous appeler à mot perdu
alors que l'air est parfumé de jambes et de roses
quand j'ouvre la fenêtre sur le vide
si plein de vous qui vous ignore dans la poésie
et dans les entrepôts

où s'entasse la destruction de vous aimer
de retenir la mer qui fuit à tire d'ailes
le couperet de ses falaises qui la blesse

et de vous lire

à l'endroit où vos yeux se retiennent aux ronces
du temps qui chavire où nous rôdons ensemble
dans des lieux sans yeux d'où l'on voudrait sortir.

Et cette chaude journée dans vos paroles les fleurs
jamais offertes la chambre entre vos doigts

et le pire entre les lignes du parquet
qui filent le mauvais coton de la journée
qui recommence et recommence sur vos lèvres
sur la table où tout se rameute

et vous choisissez le motif de la nappe le vert
de la terre qui change et change la couleur
de vos yeux dans le texte à la fenêtre qui
s'est jetée dans le vide

avec le sécateur de la beauté sous les nuages
et le ciel bordé d'or quand vous parlez d'ouvrir
le catalogue des choses dont vous faites cas
peinant sous le fardeau acéré d'une rose.

Directement et sans se cacher des buissons aux aguets
blessure suppurant au soleil
l'enfant sa seule étoile visible au genou
la tortue de sa paume- il la suce-

et l'obséquiosité sensuelle du gazon
lui tend ses béquilles d'infirmes le cirque
de la plaie rougeoie qu'il contemple exhibée
dessous le chapiteau d'un mouchoir féminin

les autres le regardent sourire efflanqué
comme l'aile elliptique de la libellule
et la poudre éternuée des lents échafaudages
de l'éducation

où les contigüités majordomes du nombre
touillent les remous polypeux de l'image.

On se tient loin de l'endroit où les rêves s'éteignent
les balcons de vos paupières penchent sur la neige
et les rideaux n'en peuvent plus de se plisser
aux boucles du soleil

l'entaille tremble entre vos doigts-

dans la chambre où vous regardez les photographies
-c'était l'hiver
-la neige a l'œil sévère des draps après l'amour
quand il a retourné ses poches dites-vous

et sur la carte d'anniversaire une rose

une ombre qui se mord soi-même

ce que vous regardez disant c'était l'hiver
et la rose est une ombre vous rend au présent

dans la chambre le livre où j'écris vos paupières
penchent sur la page.

La blancheur du froid a peint le paysage
avec les allées et les arbres pliés sous ton regard
dans le silence bas

les feuilles des vitres sont pleines d'écriture
en trombe sur l'air- et les chemins

se sont mis en route et s'attendent passer

je t'attends

et je vois ton profil secourir le silence
avec ce coudoisement touffu de clair-obscur.

Le quai de ta vue est encombré-
la canne de l'aveugle est un champ plat
quand il traverse la rue dans le roman
feuilleton de sa vie qui est aussi la tienne

-qui donc est celui qui lui donne le bras
demandes-tu-

celui là

qui attend le passant au coin des livres-
avec des mots précis et incompréhensibles

-on les entend ce sont des voix
-elles traversent de toutes leurs lèvres

de toutes leurs épaules qui cachent l'horizon

et qui sont l'horizon

toutes les têtes sont tout au fond de la tienne
la vague t'empporte et tu voudrais savoir
qui t'a pris par le bras
-tu cherches le sens de ton propre poème
où tu t'es oublié.

Quelques arbres défilent et s'éteignent avec
des gestes de fumée car ce sont des villages
pris dans le feuillage où les étoiles meurent
à tout petit feu où la hauteur s'étend
dans le flux des paroles qu'on entend devant

le moindre mouvement déchire les images

-fleurs saccagées par le désir d'y voir
-les bêtes sont l'étable et tous les souvenirs
sont la grange et le foin

tout passe de profil dans la cendre des mots
entre les jambes-pluie

-les fourches sont les filles vêtues de coutil
quand vieillit le langage

et que les choses meurent-

sous les bancs la terre tombe avec les feuilles
les villages les arbres les mots qui s'écrivent
et tout ce mouvement où nous cherchons ensemble
le sens du poème.

Peut-être le fleuve et des nuages l'ourlet
d'une robe dans le ciel et l'orage des genoux
avec son arme blanche-
la contrée comme une femme assassinée
celle du comme

les puits qui boivent les lèvres des margelles
et les marguerites des propos qu'on tient
on offre des fleurs mortes
d'avoir été choisies

vous décrivez très bien comme on enterre ses morts
un défilé de mode

au parterre des lettres des couleurs des sons

et le pollen d'éros

peut-être le fleuve comme corps le sang
noyé dans vos genoux dit la robe de voir
la vitre de la casse parle de lumière

et la pluie vos épaules

et peut-être le barbarisme est nécessaire
à qui écrit je t'aime

et peut-être est peut-être

la vie ce grand fleuve où se noient les genoux
du rivage en bordée.

Dans la remise du soir
on n'encadre pas les paysages
personne ne pipe mot des étables
ni des étagères sous les linges graffités
de corps étreints jadis

la fumée parle haut
on économisera la mise en berne
en rejoignant les lits qu'on bassine de cuivre

et dehors

le monde rentrera au poulailler avec
les poules et les fouines

car ils se lèvent tôt pour épier le champ
et couronner le jour nouveau d'un sang gagné.

Cette changeante éternité ses doigts de couturière
brodaient le motif de l'instant. Le printemps
s'était mis tout à coup à éternuer

les sandales des enfants étaient contiguës à la beauté
pour la redéfinir. Et les murs
changeaient d'un instant à l'autre de saisons
les images corpusculaires bafouillaient

il y avait une fille adossée à la couleur de sa robe
les arbres s'attardaient dans leur indécision
entre lumière et ombre la pensée fuyait
selon les angles morts qui cachaient son propos
déjà dans les vapeurs obstinées du printemps

le décousu ceignait les hanches des passantes
on nageait tendrement dans l'approximation
de nommer ce qui survenait depuis toujours
sous les doigts. La coïncidence se cherchait
afin que le printemps devienne ce printemps
de seconde en seconde et se prenne à la lettre
à la robe aux sandales comme au bal des hanches
au poème éventé d'avoir été trop lu.

Ôtez l'impatience de la démarche que vous faites
en pénétrant dans la contrée où la lourdeur de l'esprit
se change en perdrix pour prendre son envol
car vous étiez prévus plutôt qu'attendus

le vent s'est levé pour laisser sa peau sur le gravier
dont le mot nomme ici les pas qui sont les vôtres
et tracent les allées comme on rédige un pli
pour le prochain tournant

la trace est indiquée par l'herbe qui prend langue
avec votre foulée jusqu'à la véranda
où l'orage s'ébroue dans les tessons d'un ciel
rédigé par le vase et le bouquet de lignes

que boivent des lèvres bardées de lézardes
où vous lisez la pluie et les arbres autour
des reins de la contrée quand vous la traversez
comme on traverse un souvenir encore à naître.

**EN LISANT UN POÈME
D'EMILY DICKINSON**

Écrivant à la table même de l'absence

Goethe

*I was the slightest in the House-
I took the smallest Room-
at night, my little Lamp, and Book-
And one Geranium-*

*So stationed I could catch the Mint
That never ceased to fall-
And just my Basket-
Let me think - I'm sure
That this was all-*

*I never spoke - unless addressed-
And then, 'twas brief and low-
I could not to live - aloud-
The Racket shamed me so-*

*And if it had not been so far-
And any one I knew
Were going - I had often thought
How noteless - I could die-*

Moi la minus de la Maison-
J'avais la courte Chambre-
La nuit, ma maigre lampe, un Livre-
Et un géranium-

Ainsi placée je récoltais la Manne
Qui ne cessait de tomber-
Et puis mon panier-
D'y penser- je suis sûre
Que c'était tout-

Ne parlant pas- sinon pour répondre-
Aussi, très bref et bas-
Je n'aimais pas vivre- tout haut-
Tant le Raffut m'humiliait-

Et si ce neût été si loin-
Et qu'un être familier
Fût parti- je me disais souvent
Que sans bruit- j'aurais pu mourir-

Vous à qui on avait donné la plus petite chambre
que vous occupiez avec un géranium
et un livre /précisez-vous/ -je vous lis dans celui
où je cueille avec vous :

-l'or qui sans cesse y pleut

ce livre de poèmes- un panier sous la main
disiez-vous- et c'est tout

et vous ne parliez pas mais tout bas cependant
vous n'êtes pas si loin - je vous entends la mort
par vous parle si haut

que vous ne mourrez pas toute seule ignorée
Emily-Danaé la minus du logis
car ma chambre devient plus grande quand j'y suis
la nuit sous ma veilleuse avec ce livre de
-vous et un géranium

Le parking du tremblement des feuilles dans les arbres
après la pluie

rend visible le temps goutte à goutte écrivant
les prochaines prévisions de l'instant sur les doigts

les heures qui viendront sont déjà toutes là
dans l'accord tritonien où résonne l'os creux
du ciel métaphysique

écrivait à la table même de ce rien

où la phrase de Goethe traverse l'espace
et la chambre où le livre s'ouvre et se referme
un panier pour la main

avec un géranium qui a l'air de quelqu'un
qui revient de très près comme plu des étoiles
au parking de vos doigts.

PEINTURES

à Willem de Kooning

Le plus important est l'espace que sculpte
un sourire de vous appuyée sur le fond
de ce ciel de satin ou autre literie
de votre corps monté en épingle par l'art

ou peut-être la toile blanche de ce drap
où l'œil creuse la tombe de vous regarder
sans vous voir ne voyant que cette nudité
à pleines pelletées faire pleuvoir sa couche

la muette demeure de chaise en jachère
où le peintre s'adosse à votre dos lointain
d'être si proche en lui qu'il en perd ses couleurs
grince entre vos genoux dont le sourire afflue

d'une odeur de peinture fronce l'ourlet noir
et l'oursin de vos lèvres remplies de dossiers
dissonants arrachés à de vieux souvenirs
psyché ailée sculptée à même son miroir

une torche éclatante une croisée ouverte
parée des dessous d'un cerveau qui s'active
et le nœud flamboyant qui surmonte le siège
où s'affame notre regard de votre image.

Le banquier égorgé du parterre de fleurs
est d'un rouge carmin vos yeux luisent devant
la beauté qui n'est pas innocente
« *mortelle et dangereuse* » comme l'écrit Hopkins

le vent tient avec des pinces de couleurs
sur la lame écarlate de votre sourire
il faut trancher entre les choses comme un peintre

le modèle ressemble au livre déchiré
les lames des gravats éventrent le soudain
ce sont des éclaboussures de statues

et ce qui entravait une porte l'enfonce
pour venir vers vous dans le déferlement
des trous et des désirs

l'odeur de la vue qui vient du caniveau
le kiosque démonté des jambes des fillettes
fanfare en cadence et fait « *danser le sang* »

et comme vous lisez l'éducation sentimentale
« *blancheurs de baïonnettes* » vous étonne

pour Frédéric l'insurrection a la couleur
du viol de l'être aimé dans les draps de l'hôtel
où « *les fleurs n'étaient pas flétries* » note Flaubert.

Des portières qui fleurissent et des atermoiements
superbement déchirés dans la couleur
la poubelle d'un ventre affairé à s'offrir
c'est la mer peut-être ou l'autoroute

entre les mains expertes des tournants vicieux
manucurées par la vitesse et la banquette

et le diesel de Zeus d'un brun très clair
genoux ouverts

éclaboussures comme un Parthénon
c'était quoi qui affirme que c'est et qui caille
des poteaux des mâts des fils télégraphiques
et l'Eschyle d'un sang d'accident au compteur

les dents d'une lumière peinte dans l'urgence
fait un bruit d'orange

c'est la conductrice Vénus ou le drap
de la toile du peintre qui a peint le drap
palissade croûteuse ou coquille écrasée
naissance défoncée par le crash et qui est
ce sans titre exposé à vif aux yeux fermés.

Le bec de canard de septembre
sur la falaise de craie d'un portrait
au col empesé comme chez le Greco

ou c'est murée

la porte des illusions en peinture
ce rien d'éclaboussures qui est l'essentiel

visage de cravate en casquette effacée
aussi bien en lunettes celles de l'artiste
entre un bleu bien coincé comme du bleu Calvin

ce bec de canard couleur de tournesols
surmonté d'un tarin de deux branches cassées

sont-ce de nos lunettes à fausser la donne ?
ou est-ce le portrait de notre obstinée chasse
à l'interprétation ?

ce bec de canard crache jaune le titre

un matin de septembre 1958
huile sur toile 160x125,7
collection privée

de Willem de Kooning.

Peut-être un regard que la mer a lavé
à même la séduction du bleu
et des baigneuses qu'il contenait

les rochers suspendus au filet de la vue
deviennent des oiseaux ou est-ce le contraire
il n'y a pas de contraire c'est brun
et c'est bordé d'écume

il y a des zébrures de maillot avec
petits bateaux de rouge à lèvres par endroits
du jaune à dunes étendues
un sein mimant un crabe ou un orteil

les mythes se régalent

quelqu'un lit sur la plage dont on voit la trame
un mauvais coup de vent qui la transforme en voile
et ces étendues roses des Nausicaa

et notre propension à expliquer
l'écartement des baies comme une intimité
de chair dans l'atelier

un ventre c'est le livre que tient la couleur
qui a dû s'assoupir en fait s'est assoupie
et rêve le pinceau en main son gouvernail
devenu invisible dans tout ce visible

tout le risque de prendre l'œil pour la marée
qu'on sent monter entre des cuisses abusives

un mur cabré ruisselle et dégouline sale
d'un pigment d'Eros

tout le portrait à la criée qu'est le tableau.

INCIPIT

(Paru en 1975 dans « cheval d'attaque » version revue en 2009)

Incipit 1

Le mur du fond/ et cette audition et cette vision
mais à l'intérieur/néanmoins
au cœur même de mon entreprise

maisons gelées champs enneigés/ mais dans la chambre
ou suspendus à des clous
de sorte qu'on repose à l'intérieur

traversé par un arbre
écrivain

pour gagner ce qui va arriver
sur le fil du rasoir/ et le miroir du fond/

un visage apparu/

tout l'espace cloué
sur le mur/ la coupure

un profil de fenêtre.

Incipit 2

Offre aussi des rubans léopards à «l'amoureuse» / pelle est
le vent /
sa colonne «une volige humée de cendre»- conquêtes
harengères
d'outils dont t'as pas idée ! / sa belle dent blanche est celle
de mon œil
scribe accroupi dans la «position» du rêveur / la plus belle
position
t'la suis dans c'bouge d'l'histoire ta conquête dans l'écume
où tu/ élude la question qui t'/
quelles griffes elle plante dans ton ciel « l'aveuglante »
elle dépense en bas de soie toute la langue/ en partouze
«ventre à terre»

baise la liquette d'un ange dont à l'instar d'Hölderlin tu
fais la conquête
liqueur d'un livre/ tiens le plat fumant sans servir O
amoureuse
les élans du zoo longent le grillage de mes rêves-

des rubans léopards / le voile d'Ino
lâche le volant tu/
et la colombe se casse où les vagues s'envolent...
et la crête du coq ensanglantée du vent qui s'accomplit
contre la pelle /

les « lombes des mots » « leur volée tendre » s'incruste dans
ta mémoire
involucrant la conque « époustouflée »- les sandales de la
mer
sont de la poésie en grande pompe/
traînant savates le cul à l'air l'amoureuse se dédie
aux léopards de ses cavatines

« j'arrête le cycle Ravélien des valse nobles et
sentimentales »

Incipit 3

En combinaison de travail dans le volume qu'elle est
la mort dans le cours de sa maturation
et les trous d'aiguilles des pluies palissades
ses rotors d'engrais cultivant l'horizon

sa main cessant «à toute jambe» de se contenir
la machine herse la croûte jusqu'à l'os
où la surface est l'ombre tuméfiée de la terre
qui indomptablement la change

et chute en direction du fermage du livre
de son Etretat à l'étole du vide
au chantier de ses ailes.

Incipit 4

Opérant avec un instrument fait d'une souche
de sorte que l'on repose à l'intérieur
chemise blanche-abîme retroussée
et le mirador d'une rayure ou c'est un « arbre »
une pierre une plante un édifice instrumental
la peau qui est le puits Emma sa déchirure
et la poulie de ses poisons et plénitude
en train d'écrire en ce moment pour « gagner ce qui arrive »
comme l'écrit Agee.

À CHAMP

Vos fleurs en main- vous semblez
vouloir offrir un bouquet de falaises
avec un air penché-

la pensée se promène avec un masque- il pleut
et glisse entre vos doigts

la chambre aussi vos mains les toits les fleurs mouillées
que vous semblez vouloir offrir- ce glissement
vers de petits abîmes

-masques de pétales

-vos mains sont la pluie que vous tenez serrée
par la taille- les toits débordent de vos doigts

-et des puits de poulie
-un psaume de moisson

vous tenez ce balcon en main de fleurs mouillées
-vos ongles peints en noir

et ce bouquet d'encoches de ponctuation
sur les toits qui déferlent sur le nulle-part

-semblez vouloir offrir un vase à l'intervalle
entre le monde et nous

tout un bouquet d'écluses le sang qui circule
en effleurant vos mains et les tiges du ciel

dans les plis du rideau.

Que ce serait le livre ouvert des arbres. Contrée
magistrale de vos bras et la mesure
aussi de ce présent qui galope et s'ébroue
sur le pavé qui bouge en suivant l'étincelle

et vos fleurs qui se noient dans un nouveau silence
offert célestement ou des manches mouillées
tout ce dépassement dans la chambre de soif
qui ruisselle se penche cherche son filon

et tout le poids des feuilles vertes de l'orage
qu'est votre présence au seuil de la lumière
de l'eau qui dégoutte sur les emmanchures
leurs larmes de joie sur les cloisons de l'air

où leur alignement suggère votre offrande
pleines des paroles des flaques de pluie
où les lettres s'abîment pour donner visage
à ces pentes gardées par des plis remuants.

Effleure le canal comme une cloche
à creuser la surface qui brille-

les mots

et la scintillation du courant immergé
entre les quais brumeux-

sur la paroi des phrases résonne le donc
depuis longtemps déjà d'un coup de caillou plat
lancé par le clochard qui se lit dans la main-

au canal suicidé dans ses plis repassés
par la cloche qui tinte son encre au courant
te hale sur le quai-

sœurs du canal niant leur natation vers toi
les fenêtres se noient dans la non- profondeur
où plonge sans plonger

l'aragne d'eau de la question-bouée posée

sur le fil de la non-réponse qui affleure
tous nos Canaan et à saute-néant
joyeux comme une cloche.

Le temps déploie son envergure de graine
et les visages se montrent plus clairs sur la minceur
de papier de l'air

-vous circulez dans la rumeur
-qui fait cime de nos entailles

abîmes sous les feuilles des arbres

-soleil

dans l'œil du conducteur -et le troupeau des pierres
où la contrée s'assemble épelle les virages
dont nous attendons un accueil de furet

-et les sillons dressés dans la ligne du vent

quelques arbres -votre chemise fossé blanc
au dos de la pensée

taches et auréoles où tout se confond
et où rien ne se cache du corps qui transpire
le jour qui se tend

-la nudité de rien

comme linge pendu sur la ligne où vous êtes
le cadastre en main.

Après la lecture vos yeux s'alourdissent-
-le poids de la terre avec celui des mots-

le feu aux joues du paysage-

les moteurs devenus silencieux et tendus
comme entre les genoux de la nappe posée
à champ sur l'herbe hâve-

les silex pacifiés de vos lèvres reposent
sur le catalogue de l'exposition-

un bourdon les commente-

le livre fermé s'étire sur l'espace :

la minceur d'une page encore entre vos doigts
c'est le coupon d'un sabre taché d'un sang d'encre-

-des fronts pleins de verbes de bronze acérés
-un cheval un hussard tout le réel accourt
de sa bibliothèque armé de pied en cap

ajouter à la prose

où vous êtes

le Je

-qui a lâché le livre d'Histoire- alourdi
par le sommeil du monde-

et vous écrit la nappe posée sur l'instant
où la terre s'étale et vous change où les mots
tombent sur les images

un pique nique en miettes les phrases du livre
et cette actualité que l'on suit à la trace

de celui qui vient.

Vous êtes ce vous que je regarde le matin
jusqu'au soir où meurt le miroir
- la nuit c'est un bouquet en main de roses noires
avant que nous éveille l'or du rêve

un rayon de soleil infiltre le renard
des ruses de ce moi qui nous joue tous ses tours

avant de retourner à la dernière haie
où tu es au plus près de celui là qui parle
la ligne des vagues nue comme une enfance
où la chaîne est tirée

dans les taillis le rire amer le vent la mer
tout est à l'étalage

tout forme un nom qu'il faut tirer pour le connaître
et quelqu'un est de dos la cloison bien en main
le poème écrivant le poème la main
d'où se lève la voix qui crie plus fort que toi

et la tête qui rêve se rase l'écran
où j'ai passé mon temps.

Le blaireau sur la joue du jour où le drapeau
tout en vitre halète dans sa barbe
touille sa façon d'être moderne

les toits sont plus hauts que l'orage
et la neige descend sur la figure blanche
de l'évier glouton qui boit votre visage

la lectrice déchirée de la page d'hier
laisse un vide moussu comme un os de licorne

à coté de la brosse à dents et du pc
des fleurs arctiques qui n'existent pas et du miroir

où vous tracez d'un doigt sur la buée le tu
que vous rasez de près.

C'est au lac les moindres remous
nous aimons blancs les cygnes quand tombent du soir
les longs échos des ombres

les roseaux sont penchés sur les dossiers du vent
mais c'est notre écriture comme un parapet
avec le duvet blanc de la pensée perdue

l'arbre qui se tient droit c'est encore le lac
et le mur qui ruisselle de signes- l'amour

tête plongée dans l'eau qui pêche à l'hameçon
de la surface imbue

de vous de moi du ciel des palmes des dossiers
de sillon en sillon qui meurent dans leur tour
et clignent des paupières

ou bien ce sont les ailes du lac qui remuent
ou c'est notre écriture comme un parapet
contre l'incertitude

et la pensée en miette jetée aux oiseaux
par votre enfance morte.

Pas d'arguments ni roses ni portrait
ce qui suit les lignes du parquet

la fenêtre s'ouvre c'est la description

-son œil repose sur le jour en écrivant
-la chambre entre les doigts

jouant les valse nobles et sentimentales
-elles ne sont ni nobles ni sentimentales-

vous êtes vous-même une antiphrase pas
de roses vous êtes vous-même l'offrande
vos yeux sont bordés de cils qui font la roue

et plus de pénétration dans les choses d'ici
vous les offrir avant que la nuit les éclaire
où c'est un autre jour

pas de murs peints ici
pas de papier à fleurs

mais une canne blanche qui cherche à tâtons
la pelote d'air noir
dans tous les coins et sous

le sommier de la vague.

La pluie regarde par terre le vide
qui saute à la corde on ne voit pas vos mains
où le monde respire ce sont vos épaules
qui ploient sous l'averse le feu intérieur
c'est votre image sur le vide bien porté
à travers les fossés le pelage des digues
et les étoiles qui se troussent sur le linge
où le vent pense à tout comme il pense à la faux
de l'eau qui bat les blés et la sordide peur
de la porte fermée sur le blond mouvement
des moissons des trottoirs des instruments de l'art
et de tout ce qui vient de loin et y retourne
les rides du vent dans le rideau qui lit
entre le bleu du ciel et du noir de l'orage.

à Robert Vitton

Cette lumière cambrée sur son champ
sa façade de béton armé et qui jubile
est tout le contenu du jour

qui prend acte

ici sur la pancarte portée par le ciel
dans le frais caniveau des heures matinales
égorgées de frais pour flatter les genoux
minutieux des fillettes

les autos qui passent sont de la vitesse
à déguster avec lenteur et le café
et les antinomies Kantiennes qui rassurent

les arbres ne sont plus bardes à grande barbe
dans la poésie bardée d'oiseaux mais ont
choisi le territoire avec la carte et le
trafic routier des grandes voies qui se sont tues.

Nous entrons dans les paroles limailles
où nous sommes à poings fermés dans la nuit
grammairienne et à hue de charbon
pour lécher les falaises abruptes du sens
la langue assoiffée de phrases abîmes
qui déploient leurs grues sur le palan des phares
en vol où bat le nom-sans-ailes du plongeon
tout au fond du poème sans fond et qui migre
imprononçablement sur notre méridien
chevauché ombre et haie de source éternité
sur la corde couleur de puits des métaphores
qui grincent au vent à fortune du temps
aux sylves aversives des constellations
où palpite la rouge perdrix des éclairs.

La parole des pierres dans la lumière
et les pommiers en feu sur les joues des fillettes
la stalle des talles
et le visage à peau rapide des Borées
qui dealent dans le Louvre des métamorphoses
enferment le poète dans le sac de jute
de l'abbé Faria des choses de ce monde
et le jettent par-dessus bord dans le clavier
de l'écume où il va vers les îles désertes
pour naître et renaître polyèdres cristaux
dans les et cætera crawlés ostinato.

Sur la vitre
quelques gouttes brillent encore

le livre est ouvert sur une page blanche

et l'ombre descendue
est plus grande qu'un homme

-écrivain à la table même de l'éclair-

une lumière sans pétale éclaire le plafond
qui guette le parquet dont les lignes s'enfuient
la vitre s'est fendue d'une tige qui tremble

l'orage a ôté sa blouse d'écolier

quelques lettres s'attardent au bord de l'appui
tout est comme la main et l'œil tout se comprend

est-ce rosée ou pluie le nom de l'ombre ou c'est
un poème de Reverdy qui reverdit
et déborde de l'abat-jour qui est ma tête

son profil de vitre.

Dans les linges du vent tout bougeait qui s'attablait
pour ne pas être mort dans les archives de la mort

-mais dans ses draps pendus sur l'air
-les bougies rouges des langues infantiles
-le sifflet d'entre les dents écartées des fusains
-l'eau tombale paupière laveuse à plein mors

et l'arche byzantine de nos enjambées
sur la tombe entrouverte et verte de la terre
bâtissait des ponts où passait sans prier
la péniche étoilée du silex

le poing-paysage s'était empoigné
dans les cheveux défaits des femmes attendues
où l'on ne prie jamais

quelques vaches étaient les seules sépultures
et les seules églises l'herbe entre les dents

l'ex-voto du fumier dans la cour de la ferme
agenouille le ciel

et des chaires du monde :

le sermon aphone d'un éternuement.

Comme le rubis mais aussi compact
la ruine étincelante sous la main
et le flux continuels d'oiseaux sur la carrière
un peu grise du ciel

vous voyez avec les yeux de la plume du paon

rouge est le mobilier dans lequel vous vivez

et cet œil poétique est dur comme une pierre
dans le lapidarium des vers de Mandelstam

le sang ses colonies de glaces éblouies
au tréteau du caillou montre la comédie
de votre doigt touchant

le clavier des étangs où se noie la parole

avec le rayon blanc et le carat de neige
où l'enfance s'ébroue sous l'ongle maternel

et qui semble fourbi de n'être désigné
que d'un silence en chair et d'os de la phalange
où dire un ange passe comme fait son rot
l'aster bagué des Ganges violentés des lèvres

où s'écorche le livre.

Les murs de votre chambre ont l'air d'évadés
revenus malgré eux par force et enfermés
dans leur propre refus d'être les prisonniers
et les gardiens d'eux-mêmes

même revêtus de leur papier à fleurs
de leur fenêtre ouverte sur un ciel de mer
qui vous mène en bateau d'un bleu d'encre de chine
lorsque vous écrivez vous savez que c'est eux
qui écrivent *nous sommes des murs de prison*

ils vous prennent la main de la leur menottée
pour que vous rédigez vous-même leur levée
d'écrou par le poème.

Je vous attends sur le quai avec un bouquet de vous-même

conjecturant sur le pouvoir de ce qui
comme une arrivée en gare est en quelque sorte
un gros bouquet de bienvenue

et dont on ne distingue

à la première vue

que cette minceur contournée et timide
des tiges de circonspection d'être bien sur la voie

qui permet de conduire à la réalité

un peu de la fumée comme un duvet d'attente
planant sur des lèvres

conjecturant donc sur l'avance ou le retard
que l'on prend sur le sens qui n'est en aucun cas
celui d'une quelconque direction à prendre

et du pouvoir ou non d'établir la rencontre
entre nous sur le quai ignorant les oracles
des destinations

en partance-arrivée je vous vois vous tenez
ce bouquet comme un livre de vous illisible
acheté dans la gare menant aux possibles
bleus sans Baedeker

comme la fumée bleue du tableau de Monet
cherche à se définir dans vos yeux je vous hèle

avec tout un bouquet de voies menant à vous
que je ne connais pas

bagagiste des mots par vous in-prononcés
que je lis sur vos lèvres j'accueille l'adieu
d'une présence en moi.

Passes la raison rousse épaules attirantes
où se pose l'orage

et cette odeur de pluie de tous nos lieux communs
notre chemin de fer connaissance où passer
où nous regarde écrire ce qui disparaît

de votre évocation d'un lac en caressant
la blancheur d'un corsage on entend que les mots
murmurés à quelqu'un :

-pas de cygne sur quoi le lac pourrait se voir

et l'idée comme un peigne dans cette fournaise
de buisson ardent de votre chevelure

l'horizon qui s'éloigne de tous ses wagons
c'est le quai qui brandit son mouchoir de fumée

une valise en main qui contient tous les livres
et la page tournée

le départ et le temps qui braille au bout des doigts
de l'heure d'arrivée.

Peut-être que cette inquiétude soudaine
quand les murs s'étiraient entre vos lèvres
et que les meules des falaises pesaient sur la lumière
venait juste chercher le rien de poésie
dans la main où la moelle des chants se figeait
dans la prairie aux urnes d'êtres qu'on répand

et poussait le fauteuil roulant du sablier
vers le chalet précis des doigts touchant les draps
des ravins sous la langue et sa brassée de dés
et leurs petites pattes folles punaisées
sur l'écluse du mur crawlant sa traversée

dénouait le chignon sirénien de l'écrit
pour envahir la nasse éprise de ses mailles
et rouler sur le quai halé de vos épaules
nues de plus d'un mot.

TÊTE LA PREMIÈRE

1

c'est le sol qui bat dans l'envol-
levée des perdrix sur le parquet qui fuit
le visage glissant sur le miroir fêlé
arrête la pendule et englue les dix doigts
c'est le chanvre de l'œil qui enserre le temps
les murs sont au courant que la chambre les tient
et les retourne comme une carte postale
c'est un pandémonium dans la porte qui bat
et le radeau des arbres c'est la literie
la vague du dehors entre dans le dedans
de son propre courant de ce même visage
le tout se meut trop fort dans la chambre de chauffe
où s'enfourment les bouches d'air de la parole
et la corde du ciel où pend tout ce poids blanc.

2

on dirait la casaque de graisse du soir
c'est pourtant en plein jour ou une autre lueur
la vague qui arrive vers nous nous emporte
il ne reste plus rien que ce bagout de feuilles
et la rambarde qui est la vague sous la lampe
il faut penser à tout cela qui nous pense
et l'ombre placardée contre le mur du fond
où les meubles sont comestibles brille encore
une course de haie cravache son jockey
la vitre élague la jetée avec le phare
la phrase est le canal où vous perdez la boule
la fenêtre tombe tête la première
c'est donc à vous que je m'adresse ici masqué
de langage surtout plus bruyant que vos yeux.

3

l'ornière s'ébruite sous la main
dans le cahin-caha des aubes mal guidées
la machine conduit la tête qui se perd
sous la lampe couleur de chair et ses dessous
sur la table mal articulée comme les morts
dans le cerveau qui creuse sa propre diction
à pleines pelletées le monde dans le bras
son soc tout retourné par les grumeaux des mots
s'ébruite du plagiat superbe de la vie
au va et vient de la pensée dans le boucan
et l'odeur de furet des ombres qu'on exhume
des arborescences équivoques qui
font trébucher le sens où s'échangent les têtes
roulées au carquois migrateur de l'écrit.

4

à l'autre bout de la ligne est le renseignement
glané dans les odeurs et les rousseurs de cette contrée
qu'il nous faut traverser comme autant de saisons
déjà retraversées sous des pluies esseulées
le lierre des chemins détale se détache
et joue aux dés nos pas perdus sur le sommeil
ses cymbales bruyantes c'est l'Oklahoma
une fenêtre s'ouvre c'est vraiment quelqu'un
on questionne l'affiche robe soulevée
jusqu'au bout de la ligne et prendre le tournant
où elle se referme et c'est le mur qui s'ouvre
des arbres des champs de portes sur l'air blanc
et la lampe de sang de vos lèvres qui lisent
et bougent dans la tête et le bord des talus.

5

que peut-il se passer à cet instant
le soleil pâle sur le sol ciré
la trace de vos pas la nuit qui se retire
la description que je fais pour vous de ce qui passe
que vous n'écoutez pas tout comme les reflets
des cygnes sur le lac rien de vert ou de blanc
quelques arbres ne désirent rien qu'une fenêtre
ce n'est pas un dieu mais une transparence
un désastre qui fait mousser la rue que l'on entend
à vos pieds sur le sol et les profonds recoins
où vous cherchez à définir ce sentiment
de vous et les cloisons voyelles et consonnes
des heures la pointe d'épingle du ciel
et le seul bruit des mots.

2

SAINTE SAUTERELLE

Une sauterelle veille sur ce temps en déployant la véranda
de ses affriolants falbalas mauve-sombre

ainsi conclut le voyageur plumitif après avoir traversé les
turbulences électives de quelques Florides

en proie au chantage des choses vues et concoctées en style
pédestre en préoccupation de conclure d'une halte
saine la page routière où dorment les eaux basses
du songe éveillé et dans l'incertitude de la location
d'une chambre hôtelière protégée par de frais et
jaloux catalpas

non plutôt le vagabondage en toute folie douce de coupons
violets d'insomnie entre librairies chocolateries et
figures de cire ensourcillées de crinière animale
chevauchant le faux pour plaider in petto le vrai
caracolant dans la vitrine en montre chez un
perruquier

déguster sans grain de sel d'un hôte impertinent qui vous
vend sa salade en vous la fatigant les délices croisés
du lourd et du léger selon la fantaisie de certaines
descentes jetant en arrière porté en sautoir le camée
Pompadour de leur montée

c'est mieux

et frôler de la hanche un brin l'hermaphrodisme bouclé
d'un torrent qui rameute ses chiens son Virgile
empoché qu'un billet de tramway rend vraiment
immortel quel pinacle

on aime la rouerie sans fard de ces reliefs qui se laissent en
fait accommoder de ceux que la pensée délaisse

accommoder les restes c'est se toquer en somme d'une
littérature épiciée d'imprévu et qui est de la vie à s'en
lécher les doigts

allez c'est dit re-départ immédiat vers les contrées barbares
et surtout sauvons-nous loin des avilissements
injustement subis comme dit Charles-Albert on
ne loue pas de chambres on loue le gazon vert et
l'asphalte érotique et ses ciels de jupons

n'en déplaie au gars Blaise embarquons nous à l'air tout
l'art humain consiste à sortir du borbier de nos
linoléums à contorsions d'aspic

et voilà la leçon apprise avant les énoncés de ceux qui ne
voient de l'arbre que l'écorce et du papilionis que
pieuse papauté de l'ensemencement

et la vue alors ? elle radine ?

elle n'est donnée qu'aux géomètres pour des picailions ?

si je regarde un phoque ou une anguille à foin en faisant
tout exprès de ne vous aiguiller que vers le bruit que
fait une machine à coudre ensemble le coupon des
prés et le plan d'eau où circule le congre et sa focale
vue qui m'empêche ou bien quoi de les réengager
dans le grand carnaval où les métamorphoses disent
le Grand Tout ?

et le vélocipède du ciel n'en prendra que l'ombrage où fuse le
soleil qui change de braquet pour gagner le challenge
et son trophée lardé de dorés centrosomes

il y a quelques perspectives qui sont en souffrance si on le
veut bien

l'existence est une invention sur trapèze voyant et les
illuminés en sont les acrobates drôles très solides qui
peuplent vos mondes de papier monnaie

nous faisons d'un mélèze le torse d'un dieu qui rote la
lumière en inhalant son ombre

et le reste basta on le chie en campagne au pied d'une
fougère

ou passant près d'un mur qui affiche des murs bariolés de
cirrus près d'un abri-station s'arrêter pour peu qu'on
croise un empan d'étudiantes que le bus enfile elles
se matraquant de serviettes bourrées de logique
imbuvable ou de versions latines

une sauterelle veille sur ce temps en déployant la véranda
de ses affriolants falbalas mauve-sombre pour le
protéger de quoi ?

de l'inaction ? du manque de saut ? Du manque
d'imagination amoureuse ou autre ? D'être en odeur
de santé essentielle ?

ne serait-ce pas qu'une pénurie de métaphores nous pend
au nez et qu'alors nous ne puissions plus chanter avec
nos cuisses à l'instar de l'insecte sauteur ?

mais me direz vous quid de ce mauve-sombre ?

ne dirait-on pas que la pure raison n'égrené plus le soleil du
secret ? Le noir-soleil grenu de la mélancolie qui est
la poésie ?

sainte Sauterelle émulsionnant le sens à chaque saltation
crissez pour nous

amen.

3

SUR LE SOL DE L'ARBRE

Quelques branches apparaissent puis
c'est la disparition derrière où est la nuit
et la fenêtre se ferme

sur le sol de l'arbre où vous passez
quelques pages plus loin l'émergence du sens
son visage tourné vers le texte dans l'ombre
des toits des voitures la musique au loin

on dit que la mort rôde blanche que des roses
on ne voit dans vos yeux que les dossiers
je viens d'écrire ceci au point d'être surpris
puis je vous lis comme je continue dans la foulée
et vous n'entendez rien

le glissement des pneus du matin sur le lac
dont vous êtes le cygne ébouriffé de songe
et le bouquet posé sur votre manuscrit
le marbre d'une tombe où tombe un après l'autre
le trop blanc pétale

-qui tend à devenir bien plus lourd ces temps-ci-

quelques lignes et les rosiers les cerisiers
ce fourniment dont le chantier vient du dehors
le paysage qui s'élargit de fond en comble
et de ligne en ligne sur le sol de l'arbre
où vous vous effeuillez et le clavier du vent
de grêlons en étoiles moissons d'éboulis
ce flou entre vos doigts qui crépitent de prose
dans l'oubli de vous.

Quelques lignes plus loin-
les derniers sentiers de la parole
une route à échanger

nous rentrions à peine dans le paysage
avec ses maisons ses greniers bien remplis
comme un livre de mots

nous parlions d'objets neufs
et de nouveaux vestiges de l'éternité
à construire à planter

mais la chambre les garde

et sous la main toutes les berges

vos lèvres remuent avec les branches mortes
l'heure est un monument qui se mêle au tournant
les arbres sont les draps que l'on met à sécher

quelques lignes plus loin-

les portes cillées passent avec les voitures
et l'herbe les soutient à force du poignet
au trapèze du corps le sang se recompose
un numéro tout neuf

je m'arrête au tournant de ce que vous écrivez
afin de me relire dans le paysage

avec ses mains ses yeux son sang noir qui ruisselle
et les doigts d'une voix gantés dans le courant
où se déplient les lignes vers cet angle mort
que la neige recouvre

et les ombres plantées qui ouvrent aux limites
le panneau qui se dresse à vif sur tous les bords
dans tout ce paysage sur le sol de l'arbre
où nous entrons à peine mais à plein régime
et le ressac des seuils en herbe sous la main

quelques lignes plus loin.

Concupiscent comme l'arbre et le ruisseau et songeant
que la fronde est la soif des pierres nous mettons le pied
à l'étrier du village et entrons dans les portes qui sont
le front du Paradis soucieux comme celui
des joueurs de pétanque qui clignent du seuil et se fument
eux-mêmes
devant les margelles des petites filles qui sentent la figue
et du couvent malfrat des cerisiers étiques à force de
noyaux

les petits châteaux-forts de compost en fumée font flageoler
genoux
et dents comme une auberge passée aux aveux

on entend des paroles sans intelligence vraies comme le
vent
le front buté de l'eau les boit avec ses rides
les bœufs de la langue mettent leur joug en jeu

seule l'école met du blanc sur le noir des propos
qui comptent les défaites à coup de rosaires

le clocher derrière bande comme un cerf

mille petits viols effeuillent leur missel intime dans les
roses
et sur toutes les guenilles des répétitions qu'autorise
Beauzée
qui font apparitions entre les fentes sur les hanches
de nos très communales jupes-bornes qu'on dépasse

aux anciennes étables caille le puzzle
d'un lait qu'on hume avec délice en aiguisant ses armes
poupines de sacres en prenant des notes

sur l'écartement

des arches enfantines qui se sont salies
aux sorites marneux des littéralités
avant de nous conduire au parking de l'hôtel
où le livre est ouvert de jour comme de nuit

pour nous lato sensu.

La neige est attendue comme les barbares
et les oies blanches du ciel hivernal
chassent les poules d'eau entre vos mains

c'est le village entier qui est sa cheminée
et sa pipe de vieux entre les dents des pierres
vous êtes ce village où vous entrez à champ

une auberge espagnole s'ouvre et c'est vous-même
à l'encan du visible

lithiques les mots font réciter les murs
où l'espace clapote et claboude le temps
les chemins risquent tout sur le pipeau des eaux
que longent les pèlerines des enfants

les corbeaux sourcilleux mettent le ciel en berne
sur les anoraks festifs des écolières
et leurs genoux lisibles comme des clochers

elles parlent très haut très fort entornadées
dans l'hermine de leur haleine en regardant
de biais votre arrivée en hordes sur la page

où la pensée s'attend.

Les arbres sautent le pont-

des lames de chair entaillent ce qu'on voit
le jour éclate et brille sur les pierres
la fête fait long feu sur les linges de l'herbe
les barbares jouent avec les cosmétiques
de la poésie

de loin c'est un épouvantail en redingote
qui gère les arches noyées des chemins
où des cris filent sur des essieux de silex
où les chevilles sales des beauté nomades
tisonnent le sol de l'arbre

qui se dresse

et défie les ardeurs de notre intelligence
la plus bigarrée

le ciel tombe plus lourd sur le feuillage blanc
de l'âge qui s'avance et palpe l'horizon
traîné par le ruisseau comme un sang mal vêtu

le cartable de la montagne est adossé
au rocher d'un visage qui s'est retourné
du côté de son avalanche sur le bord
du plancher qui reluit de la hauteur des mots

et de l'étang du temps.

Les âmes sont les voitures qui vous transportent
les fleurs sur les balcons tournent la tête
à gauche et à droite tout comme au tennis

vous toquez de l'ongle la boîte du vent
devenu pluvieux quand vous touchez vos lèvres
le nom de saint Ambroise mouille ses quartiers

mais c'est votre sortie qui est le bleu de tout
quelques arbres défilent en baissant la vitre
et la boue de la ville construit à l'instant
ce chantier d'options dont vous flairez l'horaire

et c'est sous la potence des jambes des femmes
qu'une terre émerge où pleuvent les semences
en plis déployés en gloire sous la trombe

avec le délicieux coup de rein de ce rien
dont vous êtes la citadelle et la façade
et la déclamation par excès de vitesse

sur les autos-routes lentes du possible
où vos cheveux sont les moteurs incandescents
qui ont la rouge floraison des accidents.

Et des crémations comme nous étions
déjà très loin de nous-mêmes cependant
sur les rayons empoussiérés des champs
on brûle le feuillage que les incendiaires
cajotent sans compter du bout des doigts
mais chante la lumière éternellement de
l'éternel changement qui procède de bonds

nous passons à coté du vide élégamment
les yeux dans la fumée enrobant les genoux
des platanes plantés sur le bord de la route
que nous parcourons sur la minceur des feuilles
nues comme des yeux piqués par la vitesse

au bord d'un horizon que l'histoire lézarde
au comble du poème qui crame pour rien
et les encombrements familiers qui jaunissent
entre les branches mortes où la fumée s'endort
où nous nous défaisons par morceaux jusqu'au tout
dernier poteau du temps.

Devant cet entretien de nuages les passants
n'ont faute de penser à l'arbitrage des arbres
qui s'alignent pour laisser circuler le Circus
rugissant attendu par les places désertes
où la ménagerie est celle de ce vide
où donnent les fenêtres tristes où de front
les sourires conscients de ne rien inventer
se penchent et se retiennent à eux-mêmes

les passants tentent d'être ce que le feuillage
des platanes essayent de leur dire en vert
et le bruit des moteurs est comme un papier kraft
emballant le regret de voir passer l'enfance
avec son chapiteau bariolé de crinières
ses mâts dressés pour arbitrer le trop sérieux
vers quoi ils se dirigent gris dans le temps gris

mais l'orage a battu le tambour et le cuivre
des cymbales zèbre le ciel facétieux.

Déjà c'est une fenêtre qui se penche un sifflement
quelque chose qui attend votre approbation
et celles des façades couleur Moby Dick

la rue passe et disparaît entre les murs
vous n'écrivez rien pourtant les mots se pressent
tous les entrepôts sont couleur de vos yeux

la mer des murs se penche en jupe de ravin
la pluie met bout à bout ses vertèbres de congre
quelque chose de vous languit après l'orage

vous choisissez votre âme c'est le paysage
que vous allez lançant la mare dans le pavé
c'est la fête galante des dieux du possible

quand vous éternuez le chant gris du matin
tout un bouquet d'éclairs devient artificiel
entre vos mains qui sont les oiseaux de l'appui

où le regard franchit l'espace regardé
par les purs géraniums du temps flibustant l'air
qui se démembre et s'effiloche dans les pas

qui ne sont pas les vôtres mais votre marche dans
et qui montent vers vous comme un ciel entendu
et son leurre de grive en main comme un balai

ou un harpon qui est aussi l'ancre et la vague
la terre au pied du poids du sol comme un grand arbre
une page une fenêtre un œil ouvert pour voir

sur le pavé nos meubles se chercher un autre
espace à occuper et d'autres recoins d'ombre
où cacher les outils tranchants de nos lumières

qui cachent le mouvement que nous allons.

Qui ouvre la fenêtre est la fenêtre les arbres les murs
et toutes les fenêtres avec leur intérieur
la rue dicte ses bruits sous la main
votre peau est la rue où vous cherchez quelqu'un

le pelage des pas boulotte sous les doigts
vous êtes ce qui vient vers vous à bras le corps
les arbres en toutes lettres sont vos yeux
qui sont le quartier sa chaise où vous rêvez

le paysage aussi et les répétitions
et le substantif terre en plusieurs pots de terre
où vous retournez pelle par amour des fleurs
dont vous êtes la serre chaude et le balcon

la façade d'en face est pâle comme Emma
vous devenez l'encre noire qu'elle boit
quand Cicéron commence *de oratore* :
« *Lorsque je considère et allègue les temps anciens* »
il est notre présent le sien entre deux mondes

et si vos yeux sont bleus nous devenons ce bleu
cet apprenti de vous devant votre clavier
à nous faire taper sur les doigts par les vôtres
qui ont une voix comme dit Juvénal

et nous sommes souvent Juvénal ces temps-ci.

Les chaises sont aux commissures de ces îles
qui nous ont convoqués depuis notre naissance
et sur lesquelles nous reposons le plus souvent
afin de justement fuir le repos des morts
qui nous coupe les doigts et butine leur miel
et les rayons tigrant l'abdomen de notre être
qui nous rend palpable le siège où vous êtes
acculés à des arbres devenus les tiges
minces de la terre où notre postérieur
rêve de se hisser sur la huppe curule
dont Descartes dit qu'elle prend ses quartiers
dans notre glande pinéale cette chambre
fait grincer le bois du corps « terreur précieuse »
qui vient jusqu'aux assises de votre lecture.

Le visage de la vitre et les façades
debout l'orage se tient en attente sur les toits
qui accusent le gris du temps dont la peinture
laisse apercevoir la trame du regard
que vous laissez sans laissez divaguer sans but
alors que la pensée est dans les cheminées
et les portes d'entrées d'immeubles et les choses
de choses de choses avec le bruit des pas
martelant le pavé comme on tape les mots
qui fabriquent de l'âme garée n'importe où
sur le parking des arbres ou sur le monument
aux morts dont l'âme sert de nourriture au sol
et que les chiens compissent religieusement
et qui ne croient à rien et qui vous font sourire.

IDIOMATIC'S ARGONAUT'S

à Patrick Cintas

I

Et la toison sur le plancher le lit défait
semblaient être pour l'instant occupés et en-deçà
du cadre des images induites par le dé
brillé des nouvelles récentes jetées

comme autant de cristaux venant se déposer
sur la page sans fond solide et stable en blocs
relatifs à certains groupements d'éléments
propres à l'écriture que nous évoquions

dans la papeterie de cet empressement
à fournir un sujet plausible un argument
à ces déplacements et ces apparitions
à la moindre fenêtre ouverte le lointain

en longueur entre les deux coudes d'un chemin
un horizon offre sa planche de salut
pour naviguer sur le diaphragme des folios
qui placardent les pâles cloisons de hublots

échappant aux coupeurs de têtes faméliques
aux délabrintheurs de la réalité
nous gardons les débris fongibles du vaisseau
sur le morfil du suint oblique où nous jasons

en proue et caetera...

II

À l'ombre de la parole et dans la véranda
de l'air vitreux et plein de bruits pour rien
rêvant à de froides banquises sur les doigts
nous comptons des liasses d'arguments entre nos dents

et jusque dans les gouffres d'où montaient les voix
nous étions tenanciers d'étoiles épinglées
sur la toile tendue du vaisseau

le suif du ciel graissait de façon musicale
les cordes qui grinçaient contre le bastingage

nous étions à terre pourtant naufragés
en fumant chaque mot dans le papier cristal
de nos propos coagulés en psaumes-sondes

pour savoir à peu près à quelle profondeur
nous étions de la côte un or glauque et cornu
frappait contre la coque de ce bâtiment

que nous imaginions

à chaque fois nouveau à chaque fois le même
et qui est cette vague et ce tirant de coupe
qui fuit sous le coude d'une moque d'ombre

à l'étal du courant.

III

Le verre non bu de chaque seconde
et tout le feuillage du pays non vu
nous revenons d'où nous ne sommes pas allés
que nous gardons dans la mémoire

le mât du sol était d'un bois vineux et tors
Bacchus ou écorce était façon de dire
ce que fut le moyen de langue utilisé
pour la navigation

une chaise une table et la toise d'une ombre
et le voyage entier d'ouvrir une fenêtre
voix sourde des vagues qui mime la voile
le mât ventre à terre sur le ban des pages

l'arrivée à quai de l'arbre dessoûlé
les perroquets bavards de la vue dans les cales
et le réveil idiot sur le mur entêté

mais dans le mouvement.

IV

Consistant à remplir tout ce blanc
d'une neige fondue par la salure des noms
(le nôtre accoré à celui qui ouvre
de l'espace les genoux d'ouest)

tous les noms épinglés au plastron des falaises
les bavoires du sens irrumés par le vent
se détachent pour former la manne
de tant de balivernes heureuses

et c'est parmi le sel contingent des écarts
que l'éros se frotte au pied marin des vagues
et cherche sa pointure dans les archipels
forains de flux en flux

de sporée en sporée maligne d'arc-en-ciel
et d'orteils en orteils de nos Nausicaa
dans le raclor du vent qui se noue en chignon
sur le lofe imprécis de notre approbation

comme celui des voiles qui cherchent l'écueil
pour s'iriser de ses embruns éblouissants
écume affalée aux lèvres sans mâchoires
du souffle harponnant sa propre apparition.

QUELQUES BORDS

Je vais traiter d'abord de la mélancolie de la tête.

Robert Burton

Le vitrage éblouissant sur les palmiers,
vraiment ce jour là se consumait de loin...;

et tout se rapprochait avec la conviction
que tu l'accueillerais dans cette résidence
pleine d'intervalles.

on entendait tinter les soucoupes de rien
fragiles sur le vide plein d'appréhension
de beaucoup dans le peu

le climat vaporeux donnait le sentiment
d'être pris dans un bloc de glace dérivant
vers cet éclat coupant

seule était importante la scie d'une mouche
et la mauve allusion à un doigt de brandy
dans un cercueil de verre

lorsque fut introduite par la grande porte
la porte elle-même.

Intervalles sur la ligne sont les arbres
votre tête est traversée par la route où la pluie
disserte sur Robert Burton

vos intimités qui flaquent sous vos pas
mettent le ciel à bas

vous parlez au vieillard du feuillage
aux gravats des anciennes ferveurs qui blanchissent
au tournant de l'écorce au chantier des bouleaux

vous construisez les murs de votre éternité
parmi la signature insolente des choses
et les pages tachées de lèvres sur vos doigts

arbres sans langue espace dans le mouvement
vous parlez on entend le tournant blanc de loin
et les écarts de pas qui longent le regard

qui dévale et se brise entre le tronc des arbres
et les couches du temps.

La neige est revenue sur ses pas
quelqu'un qui s'invite accroche son manteau et les
suppositions
ce qui peut se passer depuis qu'ils se connaissent
où commence un récit

la table est servie comme un jour de fête qui est
maintenant
quand arrivent les invités comme ils sont dans les rêves
des ruines fraîches dans un vase et dans les plats les noms
de choses qui deviennent d'autres maintenant

comme sur la banquise où vos doigts tambourinent
sur la peau de l'ours vous êtes attentif
tel un grain de poussière dans un parking. Le temps
d'allumer les bougies pour éclairer le sens

que déjà les enfants dehors ont étrenné
les longues limousines du désagrément
d'avoir à desservir les prochains maintenant
pour un autre récit vénitien comme un store

le vestiaire sans fond engloutit des miroirs
dans l'ombre des tennis piégés dans leur filet
n'est-il pas ? Vont et viennent d'autres invités
qui sortent par la porte battante et reviennent

les enfants regardent les mots s'effacer
comme des ponts levis. Et au bord de la nappe
la main rameutant la neige à dos de lettres
attend l'invitation de vous qu'est le poème

que quelqu'un vous lit.

Le tableau n'a pas changé
le soir ce sont les vagues qui arrivent
avec leur visage de meubles familiers
des étrennes pour les petits débris
de nos rêves des fils
mal cousus à la vie mais qui tiennent

la rue mal bâtie par les vitres
le larynx enrôlé crainte de tout casser
le bord entre les doigts

c'est tout le lac entier
le quai à fleur de l'eau avec ses jambes nues
la péniche du sang du cygne entre les coudes
vos yeux qui se ferment comme une forêt

et le jaillissement du cadre tout autour
qui ouvre le tournant

où pouvoir l'accrocher.

La lumière affaissée sur le mur épouse l'ombre
et les propos tenus c'est la chambre et la voie
comme un portrait affiche ses futures rides
à même le poudrier de son parking

tout est en mouvement le pas est le pavé
de la rue qu'on entend comme une pierre d'angle
la lourdeur du sol est un envol d'oiseaux
sous le sabot précis des vitres qui s'éloignent
à travers les rideaux

et toute la vitesse

attelée au tournant sous l'appentis des arbres
sort son marchepied luisant comme un visage
en lame de couteau.

Comme si le mur lisait par-dessus notre épaule
le pont comme un désastre traverse la chambre
où des ruines bavardes posent des fenêtres
où vaquent des tigres à raies de lisière
la nature est la chambre et ses livres les rues
au bord des paupières l'ombre est un soleil
et vous les rayons de la bibliothèque
quand passe un avion sur la langue du son
le mur met sa vitesse en joue par la fenêtre
où les écartements des femmes dans la rue
sont chaussés des sept lieues qui sonnent la Diane
et font passer de l'air sur les machines d'aube
qui sont à l'affût de toutes nos éclipses.

Les petits plantigrades du grabuge c'est l'hiver
il neige dans vos yeux qui glissent sur la joie
il n'arrivera rien seulement l'autobus
et son chuintement doux comme une affiche décollée

quels sont les trappeurs qui glissent mollement
sur les raquettes du cadran qui est la fosse
où tournent les heures griffues

sinon les paroles dont les ongles gèlent
et les ruisseaux en rade ?

rien n'est inhabité en bas rien que le ciel
touillé par la cuiller électrique du soir
où fume la Grande Ourse

le monde tourne autour du siège en attendant
sous l'abri d'autobus qui est Nostradamus
et sur le papier blanc à l'angle moins étroit
où la station descend vers nous le cours du temps

est-ce notre arrivée est-ce notre départ
mais sur la même ligne au moment où nous sommes

où nous nous attendons.

Table des matières

1

Il n'y a pas d'étoiles	11
En lisant un poème d'Emily Dickinson	31
Peintures	39
Incipit	49
À champ	57
Tête la première	81

2

Sainte Sauterelle	91
-------------------	----

3

Sur le sol de l'arbre	99
Idiomatic's argonaut's	117
Quelques bords	125

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Éditions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- La tournée du barman - *illustré par Francine Sidou (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2010
- Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé - *Mystère*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *NOIR*- 2010

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par :

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer : décembre 2010

ISBN : 978-2-35554-150-6

EAN : 9782355541506

ISSN *Collection Djinn*s : 1957-9772

Dépôt Légal : décembre 2010